

## Chapitre VII

Jean-Guy Pilon

---

Volume 6, Number 3 (33), May–June 1964

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59918ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Pilon, J.-G. (1964). Chapitre VII. *Liberté*, 6(3), 208–213.

## CHAPITRE VII

La neige vint et s'en alla plusieurs fois, tant de fois. Il y eut des soleils et des printemps, il y eut les ors et l'automne, l'amour, la fin de toutes les nuits dans les cris étouffés de l'aube.

Il y eut aussi les espoirs fous et insensés qui surgirent aux extrémités du monde pour devenir ensuite réalités et vie, gestes quotidiens, maisons, honneur.

Les cartes géographiques furent souvent démodées, et d'année en année, les écoliers brûlaient leurs manuels de géographie pour en acheter de plus récents. Car cette époque fut celle de la décolonisation la plus complète : l'indépendance et ses mirages, ses joies et ses équivoques, secouèrent la planète. Des Iles Seychelles à l'Etat du Québec, ce n'était que suite et pléthore de républiques, plus petites les unes que les autres, qui se regroupèrent peu à peu sous divers régimes fédératifs, pour, en fin de compte, retrouver leurs dimensions territoriales originelles. Le plus affecté de tous ces malheureux pays fut le Congo qui, après des années de banquets nationaux, finit par retrouver son unité interne avant de demander à la Belgique de le reprendre comme colonie.

Tant de neiges et de printemps, tant d'années. Combien au juste ? Vingt-cinq, trente peut-être. Tant d'années.

Assez d'années pour que les enfants sentent obscurément le désir de corriger ou de réparer les sottises de leurs parents. De faire oublier, par tous les moyens possibles, leur trivialité, leurs bassesses, leur ignominie. Ah ! les enfants orgueilleux et tendres.

Donc, le Québec était indépendant depuis une quinzaine d'années. L'indépendance ayant été proclamée dans le calme le plus parfait, les premières années du nouveau régime furent

marquées d'une très grande prospérité. Ce fut la fête, l'euphorie, la joie.

Ce nouvel âge d'or que Philippe appelait de tout son coeur au terme de sa jeunesse folle était donc là. L'aventure était possible, elle avait déjà commencé. De quelle sorte d'aventure s'agissait-il ? Personne ne voulait le savoir.

Les nouvelles conditions de vie au Québec séduisirent moins les exilés volontaires que leurs descendants qui revinrent nombreux sur les rives du Saint-Laurent. Ainsi, les Méti-vier qui étaient parvenus aux plus hautes fonctions administratives au Congo, préférèrent rentrer en Belgique lorsque le Congo redevint une colonie. Mais leur fille, à sa vingt-et-unième année, prétexta une vacance au Québec pour venir s'y installer définitivement, et exercer ici la solide profession qu'elle avait apprise à là-bas, dans les bars de Léopoldville.

Agathe-la-fille-à-Yvette-et-à-Raoul avait sans doute l'obscur désir de retrouver les rues de ses ancêtres, les paysages sévères ou alors la neige sur laquelle, selon toute vraisemblance, elle avait été conçue ; non pas qu'elle fût froide, mais l'histoire de ses parents avait bien mal débuté.

Ainsi en fut-il de Jean-Jules-le-fils-à-Sophia-Madeleine-et-à-Hans, qui rentra du Pérou une fois que ses parents se furent séparés et que son père, Hans, après toutes ces années, eut le désir violent de retrouver Elena et ses enfants en Autriche, et que Sophia-Madeleine, malgré son âge avancé, eut à prendre la grave décision de gagner son pain à Lima. Elle ne riait plus, elle en pleurait même la Madeleine. Elle avait joué avec l'idée de le quitter, et c'est lui qui la quittait.

Quant à Laurent, de retour d'Australie, comme on le sait, il avait continué ici le sport appris là-bas : le ski aquatique. Il était d'ailleurs membre d'un club privé fort huppé où l'on pouvait pratiquer, à l'année longue, ce sport excitant dans le plus simple appareil, muscles tendus, et la corde bien fixée au creux de l'estomac ou, pour les plus osés, solidement attachée là où l'on sait. Les chutes étaient parfois pénibles mais, de toutes façons, avec l'âge, Laurent supportait mieux l'eau que la neige.

Philippe, qu'on a un peu tendance à oublier, avait poursuivi outrageusement son destin. Lorsque l'indépendance du Québec fut proclamée, il faisait partie de la clique dirigeante.

Il occupa successivement des fonctions responsables ou minables aux pêcheries, aux mines et à la chasse. Jusqu'au jour où il réussit à faire disparaître le ministre de la police et à lui succéder sans coup férir. En peu d'années, il était donc devenu l'homme fort du régime, du parti (unique), de l'Etat.

x x x

— Ce qu'ils sont bêtes ces romanciers qui sentent le besoin de brouiller toutes les pistes vers la fin du récit, se dit-elle. J'arrête ici, je suis sûre que le dénouement doit être désastreux et sordide.

Agathe-la-fille-à-Yvette-et-à-Raoul retira son pantalon, lança le livre par la fenêtre (qu'elle referma soigneusement) et plongea dans son bain.

Quelques instants plus tard, on sonnait à la porte. Elle eût tout juste de passer une robe de chambre fleurie et Jean-Jules-le-fils-à-Sophia-Madeleine-ét-à-Hans-q u i-avait-quitté-le-Pérou-et-Sophia-pour-retrouver-Elena-et-les-enfants-en-Autriche, entraît.

— Déjà ?

— Eh ! oui !

— Ah ! zut !

— C'est comme ça !

— Non, c'est très . . .

— C'est très cela !

— Oui, très cela !

— Plutôt.

— Eh ! alors ?

— Ben quoi ?

— Ben alors ?

— Voilà !

— Ah ! non quand même !

— Mais oui !

— Ben non !

— Ah ! et puis m . . .

— . . . non, ne le dis pas, je n'aime pas.

- Je sais.
- Moi aussi.
- Je me sens toute . . .
- C'est comme moi.
- Tu penses que . . .
- . . . non.
- Tant pis.
- C'est selon.

— . . .

— Tu sais, Jean-Jules, j'ai beaucoup réfléchi ces derniers temps. Et tout-à-l'heure, je lisais un affreux récit. Ça m'a agacée. J'ai lancé le livre par la fenêtre avant de l'avoir terminé. Je voudrais te demander une chose : réponds-moi seulement si tu me dis le fond de ta pensée. Étaient-ils aussi bêtes que cela nos parents ? Aussi sottement son et lumière ?

— Le livre, je l'ai reçu sur la tête en arrivant. Si tu le veux, le voici.

- Non. Réponds-moi.
- Agathe, c'est très cela.
- Jen m'en doutais bien. On part ?
- Oh ! oui, je n'aime pas les discussions.
- Donne moi deux minutes. Je reviens tout de suite.

Il la suivit dans sa chambre.

Il neigeait. Le pays retrouvait sa pureté d'antan. La neige masquait un peu la pauvreté qui s'était installée après l'euphorie des premiers temps de l'indépendance. Les maisons étaient mal chauffées et mal entretenues ; il y avait donc ainsi beaucoup de mauvaises maisons. Les services publics fonctionnaient au ralenti. Les femmes avaient perdu toute beauté. Les rues du centre de la ville étaient désertes, même si l'on était la veille de Noël ; dans les vitrines peu ou pas de produits ou de marchandises. Dans les bars, personne et rien à boire. L'indépendance était acquise, mais à quel prix. Les plus vieux disaient que quelqu'un avait prédit toutes ces choses, bien avant qu'elles n'arrivent ; ce prophète que l'on avait refusé d'écouter, achevait de mourir au fond des prisons ; les vieux prétendaient qu'il s'appelait Trudeau. Déjà, dans divers coins de Montréal et du Québec tout entier, de jeunes marxistes, s'opposant au régime du parti unique, parlaient ouvertement d'édifier, sans parti-pris, la nouvelle société révolutionnaire. Ils accusaient

tous les dirigeants de déviationisme ; ils accusaient Philippe, surtout, d'avoir trahi la révolution. Parfois l'un ou l'autre d'entre eux disparaissait, et l'on n'en entendait plus jamais parler. Ses camarades lui élevaient alors un monument, et il devenait immédiatement un héros pour toute la jeunesse ; malheureusement, la police de Philippe avait donné beaucoup trop de héros nationaux à cette jeunesse. C'était la pagaille : chaque jour on célébrait quatre ou cinq anniversaires de natures différentes et souvent opposées.

— Alors, on y va ?

— Tout de suite.

— Tu as les provisions ?

— Oui.

— Pour les quatre jours ?

— Bien sûr.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Des oeufs.

— Ah ! m... Encore, encore ! Toujours les maudits oeufs ! Si, au moins, ils étaient frais !!!

Jean-Jules-le-fils-à-Sophia-Madeleine-et-à-Hans-qui - a v a i t - quitté-le-Pérou-et-Sophia-p o u r-retrouver-Elena-et-les-enfants-en-Autriche possédait un affreux tacot des années 60.

L'autoroute des Laurentides étant devenue impraticable à la suite de l'indépendance, était fermée depuis plusieurs mois. L'indépendance avait d'ailleurs provoqué plusieurs épidémies de choléra, de dysenterie, de cancer, de zizanie et de rhumes de cerveaux. La moitié de la population du Québec en avait été touchée. Les malades mentaux ne se comptaient plus.

Le voyage dura trois heures. Ils n'échangèrent aucune parole. La neige tombait avec une rapidité folle.

Ils arrivèrent finalement à l'hôtel. La Marquise étalait toujours son flanc avec vergogne, mais comme toute chose en ce pays indépendant, elle semblait plutôt amochée, laide et escarpée.

Ils n'avaient pas le coeur à rire.

Ils descendirent à la salle à manger. Ils réussirent à obtenir quelques tartines et une gibelotte innommable : l'indépendance, ça se paye !

A quelques tables de la leur, un jeune homme blond et digne les observait. Il n'avait pas l'air d'un indigène. Ils s'enquérèrent de son identité auprès du garçon.

— C'est Hubert-le-fils-à-Laurent. Ici, tout le monde l'appelle le skieur solitaire.

Après un long moment, et parce qu'il ne cessait pas de les observer, Agathe-la-fille-à-Yvette-et-à-Raoul se leva, brandit son verre d'eau et déclara tout haut :

— A ta santé, Hubert-le-fils-à-Laurent ! A toi de jouer maintenant.

Personne ne comprit exactement le sens de sa phrase.